



PHILIPPE MELLOT

# PARIS EN GUERRE



1914-1918

Le quotidien des femmes, des enfants,  
des vieillards, des « embusqués » et des profiteurs



omnibus



# 1914

Depuis l'ultimatum de l'Autriche à la Serbie, le 23 juillet, la spirale qui entraîne l'Europe dans la guerre ne semble plus vouloir être contenue. En France, le 31 juillet, l'assassinat de Jean Jaurès va souder les pacifistes et les apôtres de la revanche dans une stupéfiante union nationale. Dès le lendemain, la mobilisation générale est décrétée.



■ Premiers départs des mobilisés devant la gare de Lyon.

# AOÛT 1914

■ La première affiche de l'ordre de mobilisation générale apposée le samedi 1<sup>er</sup> août 1914 à 16 heures sur un mur extérieur de la caserne de pompiers qui jouxte la préfecture de Police.



■ Premiers départs des mobilisés début août 1914. Les adieux devant la gare de Lyon. Vers le milieu du mois, les effectifs mobilisés par les principaux belligérants se monteront à 4,5 millions d'hommes en Russie, 3,7 en Allemagne, 3,6 en France et 2 en Autriche-Hongrie.



## SUR LE FRONT

### 1<sup>ER</sup> AOÛT

**France** ■ L'affiche décrétant l'ordre de mobilisation générale est placardée, la mobilisation débute le lendemain.

**Allemagne** ■ Mobilisation générale et déclaration de guerre à la Russie.

### 2 AOÛT

**Allemagne** ■ Ultimatum à la Belgique demandant « la neutralité bienveillante » du gouvernement belge. Dans la soirée, les troupes allemandes pénètrent en Belgique et au Luxembourg, arguant que la neutralité de la Belgique a déjà été violée par des officiers français.

### 3 AOÛT

**Allemagne** ■ Déclaration de guerre à la France.

**Belgique** ■ Après l'entrée des troupes allemandes, le roi des Belges fait appel à la France et à la Grande-Bretagne en vertu du traité de 1831, qualifié de « chiffon de papier » par l'Allemagne, qui garantit la neutralité de la Belgique.

### 4 AOÛT

**Grande-Bretagne** ■ Réponse favorable à l'appel de la Belgique et déclaration de guerre à l'Allemagne.

**France** ■ Réponse favorable au roi des Belges. Après l'appel à l'Union sacrée par le président Raymond Poincaré, vote à l'unanimité des crédits de guerre par les deux Chambres parlementaires.

**Allemagne** ■ Déclaration de guerre à la Belgique. Vote à l'unanimité par les députés sociaux-démocrates du Reichstag, majoritaires, des crédits de guerre.

### 6 AOÛT

**Autriche-Hongrie** ■ Déclaration de guerre à la Russie.

### 8 AOÛT

**Russie** ■ Union sacrée à la Douma. Les crédits de guerre sont votés.

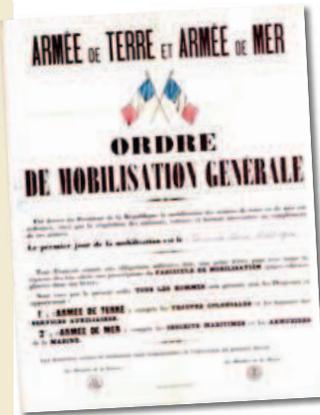
### 11 AOÛT

**France** ■ Déclaration de guerre à l'Autriche-Hongrie.

AOÛT 1914

# LE DÉPART DES MOBILISÉS

Le réveil des Parisiens, ce samedi 1<sup>er</sup> août 1914, se fait dans la fièvre. Les premières éditions de la matinée des grands quotidiens comme *Le Matin*, *L'Intran* ou encore *Le Petit Parisien* révèlent que l'Allemagne vient d'adresser un ultimatum à la France et à la Russie, les sommant de ne pas mobiliser.



■ Affiche officielle de l'« Ordre de mobilisation générale » pour le dimanche 2 août 1914. La première grande étape de la mobilisation durera trois semaines, trois semaines durant lesquelles Paris entendra ce « piétinement sourd des légions en marche ». Pendant la même période, les gares sont bondées, des milliers de trains conduisent troupes, chevaux, voitures et matériel vers le front ou les dépôts. Dans cette sarabande infernale, les agents des chemins de fer travaillent parfois jusqu'à quarante heures d'affilée, accrochés à leur machine, à leur fourgon où à leur aiguillage. Certains historiens écriront plus tard que lors de ce mois d'août 1914, la France avait dû son salut à l'efficacité des chemins de fer.

## L'ordre de mobilisation

« Le samedi 1<sup>er</sup> août, à 16 heures, un garçon de bureau sortit en courant de la préfecture de Police. Il tenait à bout de bras un carré de papier jaune qu'il agita comme un drapeau. Devant la caserne voisine des pompiers il s'arrêta, choisit une bonne place sur le mur de la façade et y fixa son placard où étaient tracées, à la main, ces lignes formidables :

EXTRÊME URGENCE - CIRCULAIRE RECOMMANDÉE

ORDRE DE MOBILISATION GÉNÉRALE.

Le premier jour de la mobilisation

EST LE DIMANCHE 2 AOÛT

Des pompiers étaient sortis de la caserne pendant cette opération. Les passants vinrent peu à peu grossir leur petit groupe. « Ils se bousculaient pour mieux lire l'affiche et semblaient frappés de stupeur. » (...)

RAYMOND SÉRIS ET JEAN AUBRY,  
*LES PARISIENS PENDANT L'ÉTAT DE SIÈGE.*

Les ultimes négociations n’y feront rien : dans l’après-midi, la préfecture de Police fait afficher l’ordre de mobilisation générale pour le lendemain. Rapidement, la nouvelle se propage et les Parisiens descendent en nombre dans la rue, non pas pour manifester leur joie ou leur désaccord mais pour tout simplement en savoir plus, un impérieux besoin d’information qui durera quatre ans. Le dimanche, les premiers mobilisés rejoignent les gares, elles seront désormais les réceptacles de toutes les déchirures familiales, et, dans quelques mois, celles des premières joies, lorsque le fils ou le mari sera de retour pour la première permission. « Une foule énorme avait envahi la place qui s’étend devant la gare de l’Est. On appréhendait des manifestations révolutionnaires, des fanfaronnades de brailleurs, des scènes déchirantes de séparations. Aucune note discordante n’est venue troubler l’émouvante et grave dignité de ce départ.

**« FEMMES ET ENFANTS SONT RESTÉS AU FOYER POUR PLEURER, SANS TÉMOINS... »**

Des femmes et des jeunes filles sont hissées sur les pierres de soutènement de la grille. Les portes de cette grille sont fermées. Des agents ne les entourent que pour laisser passer les mobilisés porteurs de feuilles de route.



■ Foule devant la gare de l’Est début août 1914. Après le premier choc créé par le déclenchement des hostilités, Paris, comme toute la France, s’est arrêté de respirer. Un décret suspendant la liberté de la presse est promulgué. Les transactions de toutes natures, la Bourse, les travaux des champs, les manifestations artistiques... toutes les activités se sont brutalement interrompues. Dans la Ville lumière, désormais paralysée, les musées et les théâtres sont fermés, tout comme la plupart des boutiques, les cafés et les restaurants ont supprimé les terrasses et baissent leur rideau dès 20 heures...



■ Premiers départs des mobilisés début août 1914. Si beaucoup attendaient cette guerre de la revanche et partent en chantant *La Marseillaise*, les visages sont plus généralement graves. Tous croient cependant à une guerre courte et espèrent un retour glorieux pour Noël.

Ils arrivent par petits groupes. Très rares sont ceux que leurs parents accompagnent. Les adieux se font dans l’intimité. Femmes et enfants sont restés au foyer pour y pleurer, sans témoins, le départ du chef de famille qu’ils ne reverront peut-être jamais.

À voir ces hommes si calmes, on se demande s’ils partent vers une guerre formidable, ou s’ils vont tranquillement à la caserne, pour y accomplir une période d’exercices militaires. Les uns emportent de petites valises; d’autres des musettes gonflées à craquer; ceux-ci ont serré du linge dans un baluchon; ceux-là s’en vont les mains aux poches, comptant bien que l’État pourvoira à leur équipement complet.

Voici des officiers de la territoriale et de la réserve. Les képis, crânement inclinés sur l’oreille ou enfoncés jusqu’aux sourcils (à la Saumur), altèrent à peine la placidité de physiologies que, la veille encore, on eût pu contempler derrière un bureau-caisse ou un comptoir. On assiste à un défilé d’uniformes démodés, ou trop larges ou trop étroits ou trop courts, la plupart fripés par un long séjour dans l’armoire, sous la naphtaline. Mais, qui oserait en sourire? Des médecins-majors, un groupe d’infirmières de la Croix-Rouge qui se rendent aux avant-postes, fières de leur costume si noble et si seyant, évoquent des visions tragiques.

Une vieille dame et un jeune officier s’avancent jusqu’à la ligne de contrôle. Là, sans rien se dire, ils s’embrassent, puis se tournent le dos brusquement pour s’en aller en sens contraire. Alors, la vieille mère laisse jaillir ses larmes, sans même prendre

soin de les cacher aux témoins de cette immense douleur. Un couple élégant et jeune vient s'arrêter à la limite fixée à ceux qui ne font pas le voyage. Le soldat embrasse longuement sa compagne. Ils se séparent et elle s'en revient seule vers Paris, en souriant à quelque rêve de gloire.

Devant la grille, un fiacre dépose un territorial d'une trentaine d'années, sa femme et son bébé. Le soldat tient un moment à bout de bras l'enfant qui s'émerveille de son képi rouge, l'embrasse, le remet à sa mère, les embrasse encore tous deux.

— Allons, dit un agent de service près de la porte, décidez-vous!

Le mobilisé, suivant une inspiration subite, détache le petit bonnet du bébé et l'enfonce dans la poche de sa tunique.

— Je le garde, dit-il, comme fétiche, je le rapporterai après la guerre.



■ Place Denfert-Rochereau début août 1914. Les adieux d'un soldat à une femme avant de prendre un fiacre. À la mobilisation, l'uniforme français en vigueur est totalement inadapté à la guerre moderne : il se compose, en particulier, d'un képi et d'un pantalon rouge garance, qui font des soldats des cibles idéales pour la mitraille allemande. En automne, en attendant de nouveaux uniformes, l'armée distribuera des couvre-képis et des couvre-pantalons de couleur bleue.



■ L'échoppe d'un savetier à Paris en août 1914. Le renforcement des chaussures militaires : les godillots. L'une des premières préoccupations des Parisiens mobilisés fut la question des godillots, Raymond Sérès et Jean Aubry en témoignent : «Les bottiers ne savaient plus où donner de la tête pour chausser tout ce monde. En quelques jours, les godillots, les vrais, les purs godillots, furent enlevés. Les bottines de chasse subirent le même sort. On dut bientôt se contenter de chaussures de ville que l'on renforça de toutes les manières.»

Trois prêtres traversent la cour de la gare d'une allure martiale, chapeau sur l'oreille, musette en bandoulière. Sur le seuil de la porte d'entrée, ils croisent un petit groupe d'ouvriers. Un "costaud" en casquette, sarrau bleu et pantalon de velours, s'avance les deux mains largement ouvertes :

— Sans savoir au juste pourquoi, dit-il, j'ai souvent gueulé : "À bas la calotte!" Mais, puisque nous allons risquer ensemble notre peau pour le pays, serrons-nous la main de bon cœur, et faisons connaissance. Spontanément, ses camarades imitent son geste.

Sous le hall, c'est un tumulte de cris d'appel, de chants, de sifflements de locomotives, de halètements de trains qui démarrent. Des employés courent sur les quais, donnent des renseignements, casent les officiers :

— Par ici, mon capitaine, montez en 1<sup>re</sup> classe.

— Moi, dit le capitaine interpellé, je veux voyager au milieu de mes hommes.

Les soldats l'acclament et l'aident à monter avec eux dans un fourgon ; dans les compartiments, bourgeois et ouvriers, prêtres et rabbins, braves gens et autres se tassent fraternellement. Il y a des trains bondés sur toutes les voies ; les mobilisés arrivent toujours. Le vacarme est indescriptible. Dominant le tout, l'hymne national, poussé par des milliers de poitrines vigoureuses, et le cri de : "Vive la France!" »

RAYMOND SÉRÈS ET JEAN AUBRY,  
*LES PARISIENS PENDANT L'ÉTAT DE SIÈGE.*

- Rue de Rivoli (1<sup>er</sup> arrt), août 1914. Voitures à chevaux transportant des avions démontés.



- Avenue d'Orléans (av. du Général-Leclerc – 14<sup>e</sup> arrt), août 1914. Voitures bonnes pour le service de guerre.





## SUR LE FRONT

### 7 AOÛT

**France** ■ Offensive en Alsace depuis Belfort et prise d'Altkirch. Libération de Thann, ville alsacienne annexée en 1871. Elle deviendra, jusqu'à la fin de la guerre, la capitale de la portion de territoire alsacien redevenu français.

### 12 AOÛT

**Belgique** ■ Victoire belge dans une bataille de cavalerie appuyée par l'infanterie. Elle permet la retraite du gros de l'armée belge vers la place forte d'Anvers.

AOÛT 1914

# MOBILISATION ET RÉQUISITIONS : PARIS SE VIDE

Dès les premiers jours de mobilisation, Paris retrouve un peu son visage d'antan. Autobus, voitures, taxis-automobiles et fiacres ont presque tous disparu, restituant leur place aux bonnes vieilles carnes d'autrefois. Seules des lignes de tramways et du métropolitain, difficilement mobilisables, circulent encore, les premiers croisant sans cesse automobiles, charrettes et autres voitures hippomobiles transportant matériel et ravitaillements militaires. Les charrettes à bras, si familières aux rues de Paris et aux déménageurs... à la « cloche de bois », sont alors presque les derniers moyens de transport pour les marchandises, comme le constateront bientôt les milliers de réfugiés venus de Belgique et du nord de la France.

«En vingt-quatre heures, autobus, taxis-autos et fiacres avaient disparu comme par enchantement. Les chauffeurs, presque tous mobilisés, filaient à vide, le drapeau du compteur levé, consacrant leur dernière essence à leurs propres visites d'adieu. Il ne restait que les voitures impropres au service. On se les arrachait.



■ Avenue d'Orléans (av. du Général-Leclerc – 14<sup>e</sup> arrt), août 1914. Matériel d'artillerie allant au camp retranché.



■ Grand-Montrouge, août 1914. Atteroupement autour d'un tambour de ville qui s'apprête à faire une annonce. La presse alliée évoque les «sauvageries allemandes» commises en Belgique, des crimes de guerre que les autorités décrivent avec force : «Les troupes prussiennes ont tiré sur les civières d'ambulance. Ainsi donc les blessés qui devraient, d'après les lois de la guerre, être protégés par l'ennemi lui-même, sont achevés à bout portant. C'est bien la cause de la civilisation que nous défendons contre la barbarie.»

### «IMPOSSIBLE, IL FAUT MÉNAGER COCOTTE.»

Le vieux cocher retrouva son autorité d'antan. Aux "pss't" de détresse, répondait une moue dédaigneuse ou un arrogant claquement de fouet, ou bien : "Impossible, il faut ménager Cocotte". Soyons indulgents pour les vieux cochers qui sont bons pour les animaux ! Il y eut d'ailleurs deux poids et deux mesures. Les vieux cochers "chargèrent" les mobilisés avec une patriotique bienveillance. Quelques-uns même firent à la patrie le sacrifice de leur pouboire.

Certains tramways ne cessèrent jamais de fonctionner. Le métro arrêta momentanément quelques lignes, et la circulation reprit, le 18 octobre, sur tout son réseau. Pour faire marcher tramways et métro, les femmes, les sœurs et les filles des employés mobilisés prêtèrent leur gracieux concours. Tout alla comme sur des roulettes.

Au moment le plus critique, les Parisiens connurent un sport nouveau : la voiture à bras, pousse-pousse, si vous voulez, ou encore : "homomobile". Jusqu'alors, c'était l'équipage du commissionnaire du coin. Dans ces petites voitures — la plus noble conquête du cheval — on entassait les bagages, les



■ Les colonnes Morris sont désormais un «Emplacement réservé aux affiches militaires et administratives», août 1914. Dans le même temps, le quotidien *Le Matin* annonce qu'une prime de 5 000 francs sera délivrée au premier soldat qui enlèvera un drapeau allemand.



■ Rue Mouton-Duvernet, mairie du 14<sup>e</sup> arrondissement, août 1914. Les habitants font la queue pour obtenir des secours, des renseignements ou des certificats. Le 5 août, la création d'allocations aux familles nécessitées des mobilisés est décrétée : 1,25 F par jour auquel s'ajoute 0,50 F par enfant. Le même jour, la convertibilité du franc en or est suspendue.



■ Foule devant le poste de police de la rue Clapeyron (8<sup>e</sup> arrt), août 1914.

meubles et, par-dessus, les femmes et les enfants. Les hommes s’y attelaient et tiraient tant bien que mal, selon qu’ils étaient plus ou moins entraînés à tirer le diable par la queue. La principale et plus douloureuse station de ces véhicules fut celle de la gare du Nord. Il y avait là plusieurs centaines de petites voitures qui attendaient, levant au ciel leurs brancards, tandis que les “hommes de trait”, assis sur le bord du trottoir, échangeaient des idées. Jamais ces “homomobiles” ne commirent d’excès de vitesse. Quant aux autobus, appelés sous les drapeaux pour servir à l’approvisionnement des troupes, ils étaient tous partis au feu... des cuisines militaires. Nous devions les revoir, de temps en temps, passer sans s’arrêter sur le boulevard. Ils venaient se “refaire” un peu à Paris. Rien n’indiquait plus leur parcours. Était-ce “Madeleine-Bastille”, “Clichy-Odéon” ou un autre? Problème. Chacun de nous croyait reconnaître son autobus habituel. Mais, à la poussière qui les recouvrait, on comprenait qu’ils arrivaient de la guerre et qu’ils

avaient rempli leur devoir d’autobus. Nous les trouvions héroïquement culottés. Et puis, ils nous apportaient des nouvelles. Sur leurs vitres et sur leurs parois poussiéreuses, des doigts de soldat avaient tracé des inscriptions :

“Bonjour, Chariot” — “Ça va, ça boulotte” — “Bonjour au boulevard”, et même, avec un cœur : “Si tu rencontres mes amours, tu leur diras qu’on vit toujours.” Nous savions ainsi que tout allait bien sur la ligne de feu. C’était le principal.

### « BONJOUR AU BOULEVARD »

Nous trouvions que les ronflements de leur moteur indiquaient le contentement de revenir parmi nous, sans doute, mais aussi l’impatience de repartir, et peut-être encore la satisfaction malicieuse de nous passer sous le nez. Ils rejoignaient leur poste, en toute hâte, pleins de boules de son et de quartiers de viande. D’un signe, où il n’y avait rien d’une demande d’arrêt, les Parisiens, résignés

à marcher, saluaient le passage de ces bonnes grosses voitures qui jamais cependant ne leur parurent plus désirables ni plus rapides. En l'absence des autobus, un service de tapissières à deux ou quatre chevaux relia la Madeleine à la Bastille.»

RAYMOND SÉRIS ET JEAN AUBRY,  
*LES PARISIENS PENDANT L'ÉTAT DE SIÈGE.*

## UN RÉGIMENT PASSE...

Les premiers jours de la mobilisation sont encore présents dans tous les esprits que défilent déjà, sur les Boulevards, les premiers régiments de cuirassiers en partance pour le front et dont la tenue étincelante fait, plus que jamais, chavirer les têtes. Malgré les peurs nées de cette guerre que l'on annonce «moderne», le prestige de l'uniforme n'a décidément pas perdu son pouvoir de séduction auprès des grisettes et des trottrins du Tout-Paris. Les défilés militaires ont de beaux jours devant eux.

«Les Boulevards sont peuplés, comme un après-midi de grande fête : des mobilisés ont revêtu leur uniforme. Officiers du service sanitaire, officiers de l'active, de la territoriale se promènent en famille. Les femmes n'ont de tendres regards que pour eux. Celles qui marchent au bras d'un militaire rayonnent de fierté.

Sur la chaussée, des manifestations patriotiques passent dans le bruit des acclamations. Depuis deux jours, l'âme des Parisiens est secouée d'émotions nouvelles et sublimes; les nerfs vibrent jusqu'à la sensation douloureuse.

Une sonnerie de trompettes retentit, du côté de la rue Royale : un régiment de cuirassiers débouche



■ Rue de Lyon (12<sup>e</sup> arrt), à proximité de la place de la Bastille, août 1914. Départ du matériel radiographique. Aux côtés d'Antoine Béclère, directeur du service radiologique des armées, et avec l'aide de la Croix-Rouge, Marie Curie contribue, dès les premiers jours de guerre, à la création de dix-huit antennes chirurgicales mobiles, des «ambulances radiologiques» surnommées les «Petites Curies». L'usage de la radiographie, à proximité des champs de bataille, facilitera considérablement les actes de chirurgie en permettant de mieux situer l'emplacement des éclats d'obus et des balles.



■ Le départ des cuirassiers, août 1914.



■ Départ des dragons à cheval et en tenue de campagne, août 1914.

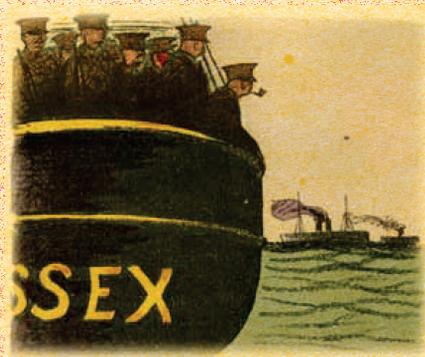
sur les Boulevards. Le soleil d'août fait miroiter les armes. Les cavaliers, bien campés sur leurs selles, sourient à la foule qui les applaudit et crie : «Vive l'armée! Vive la France! Vivent les cuirassiers!» Uniformes et harnachements sont neufs et astiqués comme pour une revue. Les chevaux, de la belle race normande, excités par le bruit, tirent à la main, encentent et caracolent.

Voici que le régiment est assailli par une grêle de projectiles parfumés. Ils tombent des fenêtres en décrivant des paraboles; ils jaillissent de la chaussée. Les femmes courent vers les charrettes des marchandes de fleurs pour s'approvisionner en munitions. Les plus audacieuses s'approchent



tout contre les chevaux, pour mieux viser le soldat qu'elles ont choisi. Les mains des cavaliers sont embarrassées de bouquets. Ils en ont épinglé à la toile grise qui voile l'éclat de la cuirasse, planté sur le pommeau de la

■ **Contrôle de papiers à la porte de Versailles (15<sup>e</sup> arrt), août 1914. Le 4 août, la censure est mise en place : «Il est interdit de publier aucune nouvelle relative aux événements de guerre [...] qui n'ait pas été communiquée par le Bureau de la presse organisé par le ministère de la Guerre.» Chaque périodique doit déposer ses épreuves pour un contrôle avant l'impression.**



■ **Mobilisation et embarquement des troupes anglaises le mercredi 5 août 1914, dessin d'André Hellé. À 11 heures, ce 5 août, l'Allemagne ayant rejeté la sommation anglaise de respecter la neutralité belge, l'Angleterre lui a déclaré que l'état de guerre existait entre les deux pays.**

selle, entre les sacoches ; ils serrent des fleurs entre les dents ; leurs chevaux en portent en guise de cocardes. Il ne manque à ces guerriers, si galamment fleuris, que des jabots et des manchettes en dentelle, pour ressembler aux héros exaltés par le lyrisme vertigineux de d'Espèrès.

Enivrés de ce tumulte d'hommages, ils paraissent si beaux, si ardents, si vigoureux, qu'on ne peut les imaginer qu'invincibles.

L'enthousiasme des curieux est tendu jusqu'au délire. En ce moment, si l'autorité militaire voulait opérer une levée en masse sur les Grands Boulevards, tous les hommes, valides ou non, participeraient d'un même élan vers la gare de l'Est, et toutes les femmes les suivraient comme ambulancières.»

RAYMOND SÉRIS ET JEAN AUBRY,  
*LES PARISIENS PENDANT L'ÉTAT DE SIÈGE.*